Zeitschrift: Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen

Herausgeber: Association Internationale pour l'Histoire des Alpes

Band: 9 (2004)

Artikel: Parcours alpins sur le chemin de l'Italie : les transformations de l'image de la montagne dans les guides et récits de voyage en langue française des dernières décennies du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle

Autor: Bertrand, Gilles

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-10114

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PARCOURS ALPINS SUR LE CHEMIN DE L'ITALIE

LES TRANSFORMATIONS DE L'IMAGE DE LA MONTAGNE DANS LES GUIDES ET RÉCITS DE VOYAGE EN LANGUE FRANÇAISE DES DERNIÈRES DÉCENNIES DU XVIIIE SIÈCLE ET DU DÉBUT DU XIXE SIÈCLE

Gilles Bertrand

Zusammenfassung

Alpine Strecken auf dem Weg nach Italien. Wandel des Bergbilds in den französischen Reiseführern und Reiseberichten des späten 18. und beginnenden 19. Jahrhunderts

In den Jahrzehnten, die wir manchmal als «Wende der Aufklärung» (1760 bis 1820) bezeichnen, erfährt das Bild des Gebirges in den französischen Reiseführern und gedruckten Reiseberichten wichtige Veränderungen. Zunächst ist es bestimmt von einer ablehnenden Haltung: die Berge als unfruchtbare, unbequeme Barriere und als Gefahr, nur gelindert durch historische Referenzen und religiöse Niederlassungen. Seit den 1760er-Jahren verbreitet sich dann eine Faszination für den widersprüchlichen, sublimen Spektakel der Bergketten. Die Reiseführer raten nun zur eingehenden Betrachtung der Gipfel und Gipfellandschaften, der Wasserfälle und des Lichtspiels. Begleitet wird die Naturbewunderung mit ihren neuen Gemeinplätzen von der vermehrten Berücksichtigung wissenschaftlicher Kenntnisse. Nach einer Expansionsphase verliert diese Einstellung aber wieder an Bedeutung und macht zu Beginn des 19. Jahrhunderts einer Haltung Platz, welche das domestizierte Gebirge rühmt. Der Reisende kann es ohne Risiko durchqueren, auch wenn er nicht alle seine Ängste vor den abschüssigen Strassen und unzugänglichen Gegenden vergessen hat.

Dans le cadre d'une réflexion sur la naissance du tourisme dans les Alpes, c'est la genèse d'un intérêt que nous allons tenter de saisir en examinant les guides et récits de voyage en Italie de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Les ouvrages auxquels nous nous référerons n'étant pas des guides spécifiquement consacrés aux Alpes, ce choix mérite explication. Certes ces derniers ne se diffusèrent largement qu'à partir des années 1820: la première ébauche du guide Murray sur les *beauties and sublimities* de la Suisse est de 1829 et le *Manuel* proprement dit de 1838.[1] Les livres sur la Suisse n'ont cependant pas manqué tout au long du XVIIIe siècle, depuis les *Délices* de Ruchat et l'*Etat de la Suisse* de Stanyan (1714) jusqu'aux *Itinera* de Scheuchzer (1723), de l'*Etat et les délices de la Suisse* par Altmann (1730) aux *Manuels* de Besson (1786) et de Heidegger (1790) ou encore au *Guide du voyageur en Suisse* de T. Martyn (1790).[2] Même sur les Alpes entendues dans une aire géographique plus large, les ouvrages de Bourrit se mirent dès les années 1770 à opérer une activité de divulgation que nous aurions pu soumettre à la critique. En ne nous penchant que sur les guides et récits qu'utilisaient des lecteurs francophones pour voyager en Italie, nous avons en fait voulu observer la constitution d'un intérêt pour des Alpes en quelque sorte marginales dans le projet de leurs utilisateurs. Cela nous permet d'évaluer la force et l'impact de certaines évolutions de la sensibilité que l'on a trop souvent tendance à considérer comme acquises sur la base d'une série d'écrits exceptionnels qui ne reflètent pas toujours l'opinion commune des contemporains.

Qu'advient-il de la perception des montagnes alpines dans l'expérience qu'au cours des dernières décennies du XVIIIe siècle la majorité des voyageurs ont eue de l'Italie, terrain par définition «résistant» vis-à-vis de cette réalité en raison de la priorité accordée aux villes, aux antiquités et aux œuvres d'art? Un travail limité aux guides et aux récits dont se servaient les voyageurs nous aide à repérer non seulement la diffusion de modèles, les filiations et les pillages d'un guide à l'autre, mais également les emprunts et les références à des textes d'une nature différente ayant contribué à une meilleure connaissance des montagnes dans les années 1770 et 1780 (Gruner, De Luc, Bordier, Coxe, Bourrit, Shuckburgh, Saussure…). Ainsi les guides peuvent-ils être compris à travers la relation qu'ils entretiennent d'une part entre eux et d'autre part avec le regard des gens de science, le but étant de parvenir à mesurer autant l'écho des recherches savantes dans les guides que les écarts

entre ces deux ordres de discours, débouchant sur la perduration d'inerties, de lieux communs et d'idées convenues, inlassablement répétés d'un guide à l'autre.

Dans le repérage du corpus servant à mener notre enquête, on peut certes hésiter quant à l'identification des ouvrages qui dans la seconde moitié du XVIIIe siècle occupent la fonction de guides. Cette difficulté est sensible pour les livres sur les Alpes et la montagne, où se côtoient des itinéraires, des descriptions et des voyages pittoresques dont les contenus ne sont pas stabilisés, mais elle ne l'est pas moins pour l'Italie. Si les descriptions de Misson, Rogissart et Deseine au début du siècle, puis, quelques années après le *Voyage d'Italie* de Cochin (1758) dont nous ne nous occuperons pas, celles de Richard et de Lalande sont en dépit de leur longueur dignes d'être qualifiées de récits-guides, avant que la situation ne s'éclaircisse avec les guides plus succincts proposés à partir de 1775,[3] qu'en est-il d'une autre série d'ouvrages tout aussi lus et souvent commentés dans les périodiques de l'époque, adoptant tantôt la forme de la lettre et tantôt celle du récit linéraire, comme ceux de Grosley, Madame du Boccage, l'abbé Coyer, Roland de la Platière ou Dupaty? Nous refusant à les exclure de notre champ d'investigation dans la mesure où ils ont eux aussi guidé les pas de certains voyageurs, nous avons pris le parti de les considérer tout en accordant davantage d'attention aux ouvrages proches des guides, selon la définition qu'en donne Stendhal lorsqu'il explique qu'«un journal de voyage doit être plein de sensations, un itinéraire en être vide. […] Le mélange de la sensation avec l'indication est détestable et diminue infiniment le plaisir du voyageur qui se trouve en présence de ce qu'un autre homme a senti, au lieu d'être livré à son propre sentiment».[4]

Loin de perdre de vue l'horizon des voyageurs dont nous parlent les récits et journaux de voyage à usage plus intime, les lettres, les notes éparses, les traités scientifiques, les albums de dessins ou les esquisses de tableaux, voire aussi certains poèmes, romans ou pièces de théâtre, c'est à l'une des sources possibles de la détermination de leur regard que nous allons remonter, en y cherchant les lignes de force d'un système de représentation de la montagne qui, pour ne pas être figé, n'en navigue pas moins entre de nombreuses idées convenues. Celles-ci s'organisent entre 1750 et 1820 principalement autour de trois approches qui en partie se succèdent dans le temps des guides, mais qui parfois également coexistent, surtout à l'extrême fin du siècle et au début du siècle suivant. Accordant aux habitants des vallées traversées une

place plus faible que ne le font les récits manuscrits, ce point de vue des guides dessine successivement une montagne refusée, puis une montagne regardée et admirée, enfin une montagne sillonnée et aménagée.

LA MONTAGNE REFUSÉE

Les Alpes, barrière stérile?

Évoquons pour commencer le sort que réserve à la montagne le modèle classique d'écriture du voyage en Italie en vigueur au milieu du XVIIIe siècle. Qu'il arrive par la Savoie, la Suisse ou les possessions autrichiennes, le voyageur est-il vraiment invité à regarder les Alpes? Dans son récit paru en 1764, puis réédité en 1770 et 1774, Grosley fait de ce pays «disgracié & qui paraît à peine ébauché» l'antonyme même de la plaine harmonieuse et fertile, familière à la grande majorité des voyageurs. Tout en le qualifiant de spectacle, il le tire du côté de l'horrible («horreur de ces montagnes», «sombre horreur de ce grand spectacle», Aiguebelle lieu «affreux», la Maurienne «pays horrible»).[5] Lalande lui-même a beau s'élever quelques années plus tard contre la «peinture effrayante» que les voyageurs font des «difficultés» de la route du Mont-Cenis, «des précipices dont elle est bordée, & des dangers qu'on y court», il n'en développe pas moins du village de Ferrières une image de stérilité.[6] Empreint d'une conception économiste et utilitaire des espaces, ce reproche rejoint celui que Montesquieu exprimait dans les notes du voyage accompli en 1728–1729, lorsqu'il ne cessait de définir les montagnes comme de «vilains» ou de «mauvais» pays couverts de bois, de rochers ou de neige, un lieu où le regard n'avait rien à voir, un «rien», selon son propre mot.[7] Nous retrouvons ici l'esprit du *Voyage d'Italie* de Misson (1691), dont Montesquieu était muni et qui de la montagne ne raconte que les villes ou villages, les dîners et soupers, les mœurs des habitants, en donnant constamment l'impression de l'éviter, de la contourner et de la taire.[8]
Il existe assurément pour le voyageur cultivé un moyen de rehausser l'intérêt des montagnes en les chargeant d'une symbolisation historique ou religieuse. L'homme du monde qui se rend en Italie aime à se rappeler que la Maurienne fut jadis un pays très peuplé, que les Romains parcoururent ces vallées et que par l'un des cols des Alpes occidentales, on ne sait pas à vrai dire lequel, passèrent les troupes d'Hannibal.[9] D'autres auteurs comme Guillaume en

1775 y remarquent les chapelles ou monastères qui les coiffent. Cela ne les amène pas pour autant à regarder avec attention des montagnes qu'ils perçoivent tour à tour comme un lieu de passage obligé et une barrière difficile à franchir. La France est ainsi pour Grosley séparée de l'Italie «par une chaîne de montagnes qui semblent disposées pour intercepter toute communication entre les deux plus belles contrées de l'Europe»,[10] et encore en 1791, se souvient Lullin de Châteauvieux, l'Italie était un pays «séparé du reste de la terre par des abîmes à peine accessibles».[11] Roland de la Platière a de son côté souligné, malgré son amour des montagnes, la fonction défensive et de séparation de celles qui encadrent la Suisse ou la Lombardie.[12] C'est là s'inscrire dans une tradition solidement établie, qui au début du siècle faisait écrire à Rogissart, décrivant l'Italie dans les *Délices,* que les Alpes «lui servent de bornes du côté de la France, de la Suisse et de l'Allemagne». De telles bornes étaient toutefois placées chez Rogissart dans une perspective négative, que révèle le soupir de soulagement en regagnant la plaine.[13]
Au même concept de barrière renvoient les pages que la *Description* de l'abbé Richard consacre en 1766 aux Alpes. Considérée comme un objet de géographie physique et politique, cette chaîne présente des «rochers arides» qui contrastent avec la meilleure fertilité des Apennins. Elle sépare l'Italie de l'Europe, limite l'espace de la Gaule transpadane, constitue l'un des côtés du triangle que forme le Milanais et rend le Nord de cette région «plus froid» que le Sud.[14] Elle est également traversée de rivières qui en font un réservoir d'eaux limpides: celles-ci, à l'instar de l'Adige qui «descend d'un pays très-élevé», s'écoulent avec une grande rapidité en raison du fort dénivellement.[15] L'idée de la ligne de partage des eaux est de celles qui fascinaient déjà Misson.[16] Dépassons-nous pour autant le stade d'une préhistoire du désir de montagne? Les Alpes demeurent pour l'abbé Richard une coque vide où ne se trouve «presque aucune habitation».[17] Le thème du changement de climat est en fait le seul à être régulièrement invoqué, depuis qu'au XVIIe siècle Scoto a relevé dans un ouvrage – encore lu par Grosley en 1764[18] – que les montagnes, inaccessibles et touchant le ciel, amènent le froid dans le fond des vallées. Misson y craignait les orages violents et Deseine lui faisait écho lorsqu'il déclarait qu'en Italie l'air est «fort tempéré, excepté dans les montagnes». Trois quarts de siècle plus tard, Mme du Boccage relève à son tour la différence de température tandis qu'en 1792 un prêtre réfractaire de la région d'Orléans, l'abbé Desnoues, découvre avec étonnement en

Savoie les brouillards.[19] La perception de l'écart entre l'univers montagneux et celui de la plaine est ainsi pour longtemps fondée sur une opposition entre l'air doux et l'air plus froid, comme l'illustre cet itinéraire du début du XIXe siècle qui remarque qu'en entrant dans les montagnes de Savoie «s'aperçoit un changement sensible», dû au fait que «l'atmosphère devient plus froide».[20]

L'image obsédante du danger et la mémoire des catastrophes

Dans un registre plus terrifiant, la montagne est associée à l'image obsédante du danger que tient en éveil la mémoire des catastrophes. Ce filon parcourt tout le siècle. Misson, dont le guide est à côté de ceux de Rogissart et Deseine le plus utilisé pour l'Italie jusqu'aux années 1760, évoque les éboulements de rochers «quand les neiges s'affaissent, ou quand il vient quelque prompt dégel» entre Brixen et Bolzano. Il explique que les oratoires ont fleuri à proportion même des accidents qui y surviennent.[21] Des sommets arrivent aussi des animaux hostiles tels que les ours. Relayant cette vision, Richard s'attarde sur les «lavanches» et la désolation que provoquent parfois les fontes de neige, accumulant à leur sujet les marques lexicales de l'horreur: «vestiges d'une terrible lavanche», «roches brisées», «horrible bouleversement», «la désolation et l'horreur».[22] La *Description de l'Italie en forme de dictionnaire,* véritable compilation de Richard – et de Lalande – parue en 1776, lui emboîte le pas et contribue à perpétuer cette image de la montagne comme source de catastrophes.

Bien que les montagnes l'effraient moins que ses prédécesseurs, Lalande continue de les associer à la disgrâce, à la crainte et au péril. Par-delà le portrait du village de Ferrières, entre le Mont-Cenis et Suse, dont de nombreux guides évoquent l'aspect sinistre, les pages du *Voyage en Italie* qui citent des catastrophes sont révélatrices de peurs récurrentes. Les effondrements de terrain y sèment la destruction sur les villes et villages: Lalande parle de la montagne du Diableret dans le Valais, qui en juin 1714 écrasa 15 personnes et 100 bœufs et vaches, puis il évoque la ville de Pleurs, dans le pays des Grisons, «abymée le 26 du mois d'Août 1618 par une montagne qui se fendit & tomba sur la ville de maniere qu'il n'en échappa pas une seule personne de plus de 2000 habitants; c'étoit un lieu d'agrément […] & l'on ne manqua pas d'attribuer à la vengeance divine ce terrible accident».[23] Il n'oublie pas

les «lavanches, ou masses énormes de neige qui se détachent des montagnes sur la fin de l'hiver», et rappelle le cas extraordinaire de trois femmes ayant survécu plus d'un mois sous une avalanche dans le comté de Nice au début des années 1760.[24] Parmi les accidents qui «arrivent quelquefois à ceux qui habitent trop près des montagnes escarpées» figurent les débordements de torrents descendus des montagnes, coupables d'avoir emporté le 12 juin 1750 l'église de Randan, près d'Aiguebelle, d'autres exemples étant signalés en 1764 non loin du lac de Côme «et plusieurs autres semblables près du Mont-Cassin il y a quelques années».[25] Lalande se souvient d'ailleurs que les gonflements de la Grave ont failli faire périr l'un de ses prédécesseurs, l'abbé Gougenot, le 19 octobre 1755, et il souligne le danger d'attendre trop tard en automne pour voyager dans les montagnes.[26] Il va jusqu'à ajouter dans la seconde édition de son *Voyage* en 1786 que les torrents de la région de Suse font «des ravages fréquents».[27] Dans le cadre de cet inventaire des catastrophes dues aux montagnes et maintenu d'une édition à l'autre, l'astronome ajoute que l'antique cité romaine de Velleia, près de Plaisance, fut probablement emportée par l'écroulement d'une montagne, ce dernier étant ainsi placé à l'origine des ruines redécouvertes peu avant le voyage de Lalande.[28]

L'obsession du danger perdure. Encore en 1809, la huitième édition d'un itinéraire très diffusé mentionne un passage réputé dangereux «dans le temps des glaces, et de la fonte des neiges, dont il se détache souvent des masses énormes, capables d'écraser tout ce qu'elles rencontrent dans leur chûte». Des catastrophes rapportées par Lalande y sont du reste toujours évoquées, comme le glissement de terrain d'Aiguebelle ici daté de juin 1760, au lieu de 1750, ou un «écroulement terrible de terre et de rochers» dont se voient les restes sur le Mont-Cenis.[29]

L'incommodité des chemins de montagne et la souffrance du voyageur

Plus sobrement se manifeste pour l'ensemble de la péninsule italienne et donc *a fortiori* au passage des Alpes la complainte physique du voyageur. À l'instar de Misson plus que de Deseine, Mme du Boccage se lamente dans ses *Lettres* publiées en 1770, à la suite d'un voyage accompli en 1757, de l'inconfort des chemins au bord des précipices, tapissés de cailloux et qui suscitent en elle une véritable sensation d'écrasement.[30] Si avec ces lettres

– qui furent très lues – se développe un style de nature héroïque, inspiré des voyages littéraires mis à la mode par Chapelle et Bachaumont dans la seconde moitié du XVIIe siècle et qu'on retrouve chez Coyer en 1775, force est de constater que l'épreuve de la montagne peut aboutir à l'affirmation d'un refus de sa réalité matérielle.[31] Tout se passe comme si l'objet montagne échappait à l'appréhension du voyageur, le lecteur des récits proposés pour le voyage en Italie jusqu'au seuil des années 1770 n'étant guère invité à porter un regard complice sur les Alpes que pourtant il traversait.
Or dans les itinéraires et guides de la fin du XVIIIe siècle, les allusions à l'incommodité des chemins de montagne subsistent. Guillaume souligne l'apparente absence de «chemin praticable» vu de loin, la difficile traversée des torrents en temps de pluie ou le besoin d'être robuste, à cause du manque d'air, pour «grimper à jeun» sur une haute montagne de Savoie.[32] Dutens indique qu'au col de Tende on ne peut faire aller sa voiture comme au Mont-Cenis, et qu'au passage de la Bocchetta, au nord de Gênes, le chemin était «impraticable quand il avoit plu deux jours de suite» jusqu'à ce qu'on construise, voici quelques années, «un beau chemin le long de la colline». La *Description historique de l'Italie en forme de dictionnaire* déplore que la descente vers la Novalese soit «difficile et escarpée […] parsemée de dangers [sur une] route […] bordée de précipices». Enfin l'*Etat général* de 1809 prévient que «passé Pontremoli [sur l'Apennin] la route est escarpée et difficile [et] n'offre aux regards du voyageur que des rochers et des précipices».[33]

LA MONTAGNE REGARDÉE ET ADMIRÉE

Fascination pour le chaos et basculement progressif vers le sublime

Dès les années 1760, les textes pour l'Italie traduisent en même temps une tension visuelle vers des montagnes que nous aurions pu croire jusque là ignorées ou rejetées. De Ferrières, sise «entre deux rochers», la *Description* de 1776 dit il est vrai que «des pointes de rochers, des précipices, des torrens, des neiges, des brouillards, en rendent l'aspect épouvantable».[34] Malgré ce refus apparent, un regard est porté et nous ne sommes pas si éloignés de la déclaration d'amour de Roland de la Platière, dont les *Lettres écrites de Suisse, d'Italie et de Malthe,* parues en 1780, firent l'objet de nombreux commentaires dans les journaux savants.[35] C'est cependant avec Roland que la

correspondance devient parfaite entre un récit de voyage en Italie et les débuts de la grande vogue des écrits sur les Alpes: l'*Histoire naturelle des glacières de Suisse* de Gruner est de 1770, le *Voyage pittoresque aux glacières de Savoye* de Bordier de 1773, de même que la *Description des glacières, glaciers et amas de glaces du Duché de Savoie* de Bourrit, la *Relation de différents voyages dans les Alpes du Faucigny* de De Luc est de 1776 et surtout ses *Lettres physiques et morales sur les montagnes […]* sont de 1778, suivies en 1779 par le premier volume du *Voyage dans les Alpes* d'H.-B. de Saussure. L'année 1778 est celle où il nous semble que s'opère dans le *Journal des savants* une véritable rupture, point de départ d'un engouement généralisé pour les ouvrages sur les montagnes après celui pour les expéditions maritimes et lointaines.

Dès lors les «majestueuses horreurs», l'«effrayant théâtre», les montagnes et défilés «d'un aspect horrible ou intéressant», les «sombres horreurs» et les «horribles beautés» relevées par Roland[36] peuvent impliquer les élites cultivées, sensibles aux modes. Mais les choses sont-elles aussi simples, assignables à une chronologie aussi claire et tranchée? Dans les *Lettres sur l'Italie* de Dupaty, publiées en 1788 et fréquemment rééditées jusqu'à la fin des années 1820, les montagnes demeurent quasiment absentes sinon comme cadre d'un décor urbain vers lequel elles descendent «insensiblement».[37] À son tour est ambiguë la fascination pour le chaos qu'incarnent encore dans un guide de 1809, bien qu'ils y aient désormais acquis droit de cité, les éboulements de terre, ces «amas de pierres et autres matieres qui semblent une ruine», les «montagnes stériles», les «diverses matières vulcaniques amoncelées sans ordre». Plusieurs expressions illustrent ici le jeu de balancement entre l'attrait et la répulsion, ainsi que le type d'apprivoisement auquel la montagne n'est que lentement soumise: «une montagne assez haute mais bien cultivée» (près de Montmélian), «ces montagnes quoiqu'uniformes attirent néanmoins les regards du voyageur par leur singularité» (il s'agit de celles vues depuis le pied du Mont-Cenis, dont le Mont-Blanc).[38]

L'intérêt pour le chaos et le basculement progressif vers le sublime ont bien sûr leur histoire, à l'intérieur du genre des guides et récits de voyage comme en rapport avec d'autres types de textes. Tout en refusant en apparence la montagne, les lettres de Madame du Boccage sont ambivalentes car elles développent un style qui vise à renforcer l'image du passage héroïque et

sublime à travers les périls en exagérant la profondeur des précipices afin de surprendre et épater le lecteur.[39]

De ce renversement du regard qui exalte les «points de vue terribles et charmants», selon l'expression de Madame du Boccage, témoigne encore mieux l'abbé Coyer, qui joue à se faire peur lorsqu'il raconte le franchissement du col du Mont-Cenis en 1763. Le récit qu'il publie en 1775 traduit sous une forme affectée et excessive l'exaltation vis-à-vis du paysage montagnard, sublime dans son mélange d'horreur et de beautés, tout à la fois plus adapté que la plaine pour le travail des artistes et cependant inhabitable aux yeux d'un voyageur venu de cette même plaine.[40] On est là dans la ligne du *Voyage pittoresque aux glacieres de Savoye* de Bordier, paru en 1773 et qui évoque avec délices le «bruit affreux» d'un torrent, la vaste surface des montagnes «semblable à la mer», la forme des parois rocheuses qui change sans cesse et «présente toujours de nouveaux points de vue», tandis que le bruit des chutes redoublées «réjouit le voyageur fatigué».[41]

Évitée, annulée et dans le même temps traversée, la montagne est loin d'être absente des récits imprimés qui orientent les voyageurs en route vers l'Italie dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Le constat que les montagnes sont franchissables et que leurs horreurs sont mêlées de beautés devient en fait dans les années 1760 – qui sont celles où se répand le succès de *La Nouvelle Héloïse* et notamment de sa «lettre sur le Valais» – un lieu commun de la littérature de voyage, que les récits sur l'Italie ont tôt fait de véhiculer. Pour Grosley lui-même, les montagnes sont un spectacle digne d'intéresser différentes catégories d'observateurs et où sont réunies «toutes les merveilles que l'art s'est inutilement efforcé de transporter dans les jardins & sous les yeux des Souverains». Bien que les jugeant uniformes et en en retenant d'abord les marques de l'homme sur les pentes cultivées, l'abbé Richard est «amusé» par les «singularités» que présente la haute Maurienne.[42] Lalande surtout se fait l'écho de cette promotion de la montagne lorsqu'il publie en 1769 le récit de son voyage en Italie, bientôt appelé à remplacer le *Voyage d'Italie* de Misson, plusieurs fois réédité de 1691 à 1743, comme guide pour la majorité des voyageurs. Il y répand auprès d'un public élargi et qui *a priori* s'intéresse davantage aux villes une image positive de la montagne, faite de contrastes et d'une variété qui l'oppose résolument au monde de la plaine.[43] Malgré une esthétique relativement froide, Lalande appréhende la montagne comme un lieu qui suscite tour à tour la méditation, l'observation et la

contemplation. L'invitation à en goûter la solitude, à s'en former une vision esthétique et sublime, perdure dans l'édition de 1786 et la lecture des comptes rendus de l'astronome dans le *Journal des savants* entre la fin des années 1770 et le milieu des années 1780 nous confirme son goût pour une approche esthétisante du grand spectacle de la nature. Dans les ouvrages qu'il commente, il est attentif à la manière d'écrire sur les Alpes ou sur l'histoire de la terre et en même temps à la capacité qu'ont les gens de science de restituer les sentiments que leur inspire la montagne. Il est difficile de penser que les voyageurs éclairés qui se rendaient en Italie munis d'un tel *vade-mecum* aient persisté dans leur refus de regarder les montagnes. Les récits imprimés sont d'ailleurs riches en notations telles que celle de Duclos évoquant à propos du plateau du Mont-Cenis «ces lieux qui offrent le tableau des ruines du monde».[44]

Un spectacle offert au voyageur

Mais de quoi est fait ce spectacle et comment se décompose-t-il? Il présente plusieurs sortes de points de vue, dont le premier concerne la vision d'en bas vers les chaînes éloignées. Si Grosley n'évoque jamais un regard précis sur les montagnes – à Turin ne se présentent que les portes, les rues, les églises et les palais, jamais les montagnes qui pourtant dominent la plaine au centre de laquelle se trouve la ville[45] –, leur spectacle dans le lointain devient un motif récurrent chez Roland de la Platière.[46] Quelques années auparavant, l'itinéraire de Dutens a mis en place une sorte de matrice qui perdure sans changement dans les guides et itinéraires pendant plusieurs dizaines d'années. Elle repose sur cette même idée d'un décor en gradation, constitué de plans successifs: «De Borgo-Limon à Coni, on voit le Mont Viso à 40 milles; & la Roche-Melon, & le Mont-Cenis à 70 milles».[47] Elle implique bientôt un large panorama, couvrant une vaste étendue de paysage: «De Pianoro à Loiano [en allant de Bologne à Florence] on a une vue très-étendue de la chaîne des Alpes, d'Yvrée, Milan, Vérone, & de la plaine du Padouan, du Pô & de la mer».[48] Elle déclenche enfin un parcours visuel qui depuis les collines les plus proches s'élève jusqu'aux sommets: de Nice, située au pied des Alpes sur le bord de la mer, on jouit ainsi «de la vue des collines qui s'élevent en forme d'amphithéâtre jusqu'à Montalban qui se trouve au sommet des montagnes», tandis que le lac Léman («lac de Genève») offre «un

coup d'œil intéressant, et extraordinaire» dans la mesure où il est «entouré de riantes collines qui forment le premier gradin d'un amphithéâtre de montagnes couronnées par les plus hauts sommets des Alpes et surtout par le Mont-Blanc».[49]

Du haut des points culminants des montagnes ou à partir des routes situées en hauteur, la vue ne se porte pas moins loin, et c'est encore Roland qui traduit le mieux l'invitation nouvelle qui est faite au voyageur de contempler le spectacle qui s'offre à lui: du sommet du Jura, «la vue est prodigieusement étendue, & non moins variée, sur les Alpes, les Jura; sur la Savoye, & sur tous les pays qui environnent & avoisinent le lac de Genève». Vers Neuchâtel, une même ivresse saisit le narrateur dont le regard embrasse cette fois-ci d'abord ce qui est le plus éloigné pour s'arrêter enfin à ce qui est le plus proche, au pied du spectateur.[50] Le même désir du regard panoramique est à l'œuvre chez Dutens. Tantôt c'est pour se projeter au loin, comme depuis la Roche-Melon qui est «la plus haute montagne de cette partie des Alpes» et d'où «se découvre Milan et presque toute la Lombardie» (le passage, absent en 1775, apparaît dans l'édition de 1783), tantôt c'est pour observer des tableaux plus immédiats tels que celui de Gênes dont la vue est «très avantageuse» depuis le sommet de la Bocchetta.[51] Des schémas analogues perdurent dans l'itinéraire de 1809.[52] Ce qui est intéressant est que se profile un nouvel élément de définition de la montagne pour le voyageur qui se rend en Italie. Après avoir désigné toute éminence qui entraînait un chemin escarpé, au point que certains rencontraient jusqu'à 20 montagnes au cours d'une même journée, la montagne n'est pas toujours intégrée à une chaîne car elle s'est mise à qualifier aussi chaque lieu élevé à partir duquel se déploie un coup d'œil.

Les montagnes n'apparaissent en revanche guère quand le paysage est décrit à partir d'un lac ou du fond d'une vallée comme celle de Suze ou le Val d'Ossola. Moins que les sommets sont alors repérés des signes situés dans le champ de vision immédiat de l'observateur, un groupe de rochers ou des collines couvertes de vignobles. C'est ce dont témoigne le guide d'Italie de Reichard en 1793, évoquant l'arrivée en Italie par le Tyrol et Trente.[53]

Les cimes qui retiennent peu après l'attention ne sont pas celles des montagnes mais seulement celles des cyprès. Tout se passe comme si, vus de trop près ou de trop en-dessous, les sommets dont la vue enthousiasme Roland n'intéressaient plus les guides. La vision articulée des montagnes se dissout

ainsi chez Guillaume et Dutens. Le premier affirme que «de Saint-Laurent jusqu'au Pont-de-Beauvoisin on jouit de la plus belle perspective de l'Europe, par l'aspect des montagnes de Savoie»; le second relève plus largement la «grande variété d'objets qu'une belle campagne & les Alpes» présentent à la vue depuis Chambéry: «plaines, éminences, collines, rochers, montagnes, bois, vignobles, prairies, terres labourables, maisons de campagne, châteaux, couvens, villages, & une assez grande ville; enfin la perspective la plus complète qui puisse s'imaginer». Jusque dans l'itinéraire de 1809, la vallée reste le vrai sujet, le cœur d'un paysage dont les montagnes ne forment qu'un bord, une marge: tandis que le voyageur est invité à jouir dans les environs de Chambéry «de plusieurs points de vue curieux, quoique bornés par les montagnes», ce sont non pas les sommets, mais «les campagnes fleuries, et bordées de montagnes» qui «offrent un coup d'œil très-varié» dans cette «large et agréable» vallée où est située la capitale de la Savoie.[54]

Des éléments isolés par rapport aux montagnes sont aussi admirés. Le plus récurrent est la cascade, qui à vrai dire n'est pas une découverte des années 1770. Si le guide de Deseine évoque dès 1699 «plusieurs belles cascades» et si Richard s'émerveille en 1766 devant «une cascade magnifique», ce ne sont là toutefois que des mentions fugitives.[55] Il faut une fois de plus attendre Lalande et surtout Roland de la Platière pour que cet élément soit intégré avec les neiges, les glaces, les torrents et les lacs à un ensemble où tout «fait spectacle» dans une nature fondée sur les contrastes. Des hautes montagnes de la cluse de Nantua il tombe, remarque Roland, «d'espace en espace, des torrents, en longs jets, ou en cascades, dont le pittoresque sauvage anime un peu les sombres horreurs». Au Saut du Doubs, dont il souligne les «horribles beautés», le même auteur évoque le contraste entre le bruit de la cascade et le silence de la forêt de sapins et de hêtres. Plus loin, au cœur de la Suisse, dans le canton d'Uri, il se livre enfin à une véritable ode à la cascade.[56] Les cascades sont alors devenues incontournables dans les guides d'Italie, notamment celles du Mont-Cenis. Guillaume note la «rapidité étonnante» des cours d'eau près de Chambéry. L'*Itinéraire* de Dutens en énumère plusieurs. Au sommet du Mont Cenis le guide Reichard signale lui aussi la «belle cascade que forme le torrent, en se précipitant avec fracas à travers des blocs énormes de rochers, ce qui fait un coup d'œil superbe». L'*Etat général* de 1809 n'est pas en reste et parle lui aussi de la «cascade superbe à une demie lieue du Lac [du Mont-Cenis]».[57]

Après avoir indiqué qu'à l'entrée en Savoie «Les bois, les rochers, les précipices, les cascades et les torrens offrent un coup d'œil agréable à ceux qui se plaisent à observer même les beaux [sic] horreurs de la nature»,[58] ce guide décrit près de Chambéry «une très-belle cascade d'un volume d'eau peu-considérable; mais très-limpide», concluant qu'elle est «très-agréable à voir surtout quand elle est frappée des rayons du soleil, et qu'elle rend les couleurs de l'arc-en-ciel».[59] C'est là mettre l'accent sur un autre aspect de l'émerveillement qu'est censé procurer au voyageur le spectacle des montagnes, celui du châtoiement des couleurs. L'abbé Richard notait déjà que le frottement de l'eau de la cascade du Mont-Cenis «a donné un beau poli au rocher, de sorte que quand il est éclairé par le soleil, il brille comme l'argent». Sensible au jeu des lumières sur la montagne, Roland voit à son tour les hauteurs du Chablais «couverts de neiges & de glaces, que les reflets du soleil montrent comme des masses d'argent débrouillées & soulevées du noir cahot», puis il décrit les hautes montagnes du Valais «tendrement colorées de diverses nuances de rose, par le reflet des rayons d'un beau soleil couchant».[60] Silencieux sur les Alpes, Dupaty ne note pas moins à propos du spectacle dont il jouit depuis le haut du Vésuve que «derrière moi, le soleil précipité au-delà des montagnes couvrait de ses rayons mourans la côte du Pausilippe, Naples et la mer».[61] Les éboulements cahotiques dont rend compte le guide de 1809 sont enfin transfigurés par le spectacle de multiples couleurs: «Des montagnes coupées perpendiculairement a une très-grande hauteur présentent des couches de terre de couleurs vives et variées».[62] Aux anciens lieux communs sur la montagne comme lieu stérile et inhospitalier s'en sont substitués de nouveaux, qui jettent les bases du regard du touriste moderne.

LA MONTAGNE SILLONNÉE ET AMÉNAGÉE

De l'éloge de la hauteur à la prise en compte d'un savoir naturaliste

Par-delà les marques d'une attention spécifique au paysage, transformé en un spectacle relativement complexe, la montagne suscite dans les guides ou récits imprimés des commentaires de nature plus scientifique ou utilitaire, révélateurs d'une familiarité qui ne cesse de croître dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Certes le relevé systématique des altitudes des montagnes

les plus élevées nous place sur le versant de l'approche érudite et livresque des géographes. Celle-ci joue cependant un rôle dans le guidage du voyageur et, de Lalande aux itinéraires du début du XIXe siècle, la préoccupation des hauteurs de montagnes est en effet constante. Dès qu'une montagne est haute, elle vaut la peine d'être regardée: dans la «table comparative des hauteurs des points les plus élevés de l'Italie» que présente *l'Etat général* de 1809, en donnant des mesures reprises de divers gens de science – Fazy [Fatio] de Duillier, Deluc, La Condamine, Bouguer, Shuckburgh, Saussure, Horace Del Fico – et souvent répétées depuis les guides des années 1770, le Mont-Blanc – dont ne parle encore guère la première édition de Dutens en 1775 – est la «montagne la plus élevée du monde ancien», le Mont Radicoso, près de Pietra Mala entre Bologne et Florence, est «une des cimes les plus élevées de l'Apennin», le Monte Velino est «la plus haute montagne des Appenins du côté de l'Abbruze» et le Giogo «la montagne la plus haute de l'Appennin».[63] Le choc émotionnel se trouve d'une certaine manière justifié à travers cette opération de comptage. Dans la mesure où la hauteur peut contredire l'idée de plaisir, comme le suggère par exemple une route «un peu élevée» près de Pontremoli, qui n'apporte «rien d'agréable au voyageur»,[64] il reste au moins la satisfaction de savoir quelles sont les cimes les plus élevées, possible étape préliminaire avant d'apprendre à les contempler.

C'est à Lalande que les guides d'Italie doivent d'avoir appris à faire de la montagne un espace reconnu et étudié, où le paysage tend à devenir aussi un territoire, inscrit dans un projet de connaissance précis et raisonné. Évident dès 1769, l'intérêt de l'astronome à l'égard des formes montagneuses se renforce dans l'édition du *Voyage en Italie* de 1786, à la suite des nombreux débats dont le *Journal des savants* a rendu compte entre autres sous sa plume à propos de la qualité de l'air, de la hauteur et de l'attraction des montagnes. Grâce à ses références à d'autres savants, notamment dans le domaine de la minéralogie, à son sens de l'expérimentation et à son souci de la mise à jour des informations, Lalande accorde aux montagnes une place nouvelle dans le voyage en Italie, au croisement de l'inventaire encyclopédique et du récit des sensations.[65]

Dans quelques autres guides, postérieurs au *Voyage* de Lalande, les savoirs naturalistes les plus récents sont intégrés. Par le biais des montagnes perdure ainsi la tradition du contact entre voyageurs cultivés et gens de science.

Allant plus loin que Madame du Boccage, qui à Nîmes s'est fait montrer par Séguier des poissons pétrifiés rapportés de Vérone,[66] le voyageur du début du XIXe siècle est invité à rechercher dans les montagnes volcaniques près de Vicence «des calcédoines et autres curiosités naturelles» ou à admirer dans le musée du docteur Turra «une belle collection de fossiles trouvés dans les montagnes calcaires du Vicentin, un grand nombre d'insectes, et une grande quantité de plantes sèches». Le village de Bolca fait figure de «misérable village que jamais aucun étranger n'aurait envie de visiter, si les naturalistes n'y étaient attirés par la fameuse montagne où l'on trouve des poissons, des plantes pétrifiées». Certes il arrive qu'un voyage soit décrit, à l'instar de celui qui fait traverser des collines de tuf volcanique entre Monterosi et Baccano, dans le Latium, comme «plus intéressant pour le naturaliste qu'agréable pour un simple voyageur».[67] Mais le fait même de citer certaines roches, de s'attarder à évoquer la qualité des eaux ou la présence du pétrole, de multiplier les références à Gruner, Deluc, Saussure ou Vallisnieri, ainsi que le font la *Description* de 1776, Roland de la Platière en 1780 ou les itinéraires du début du XIXe siècle, tout cela dénote l'impact des recherches des naturalistes dans la manière de conduire un voyage en Italie, notamment à travers les zones montagneuses. Aussi n'est-il pas étonnant que les ouvrages de savants soient présentés comme un prolongement naturel du guide de voyage. C'est ce qui se passe avec les glacières de Suisse, dont Roland rappelle qu'on «peut voir la description dans l'ouvrage qu'en a publié M. Grouner», ou encore pour les environs de Genève, qui suscitent de la part de l'*Etat général* de 1809 ce bref conseil: «le naturaliste qui désirera les parcourir, peut prendre pour guide l'excellent ouvrage de M. Horace Benoît de Saussure, intitulé Voyage dans les Alpes».[68]

Malgré l'impact des textes savants et des descriptions littéraires sur tout un pan de la production des guides et récits des dernières décennies du XVIIIe siècle, une réduction progressive du savoir scientifique n'en est pas moins décelable après que celui-ci ait été fortement valorisé chez Lalande. Un nouveau type de discours, chargé de conventions, s'installe en effet peu à peu sur les montagnes entre 1780 et 1810. Par-delà la phase d'apprivoisement des années 1770 et 1780, et une fois que la montagne crainte ou refusée a désormais fait place à la montagne désirée et recherchée, une génération de guides dont le prototype pourrait être celui de Reichard s'apprête à alléger la part jusque là accordée aux indications de mesures, à faire disparaître

la multiplicité des hypothèses et les références à des «auteurs», à s'orienter vers la mise en scène de paysages où il importe surtout que les routes soient commodes et le voyage agréable et pittoresque.

Des passages de cols au concept de montagne aménagée

Qu'il y soit ou non question des hommes, l'image de la dureté du franchissement des passages alpins qui ressort des guides doit dès Deseine, en 1699, être relativisée: «il y a à la vérité des montagnes un peu rudes, & élevées à passer, qui sont les Alpes, mais les grands chemins sont fort battus, frequentez & tres-faciles […]».[69] À travers leur évocation récurrente et dans l'émerveillement que suscite la construction de routes comme celle que fit percer le duc de Savoie Charles-Emmanuel II aux Échelles en 1670, se manifeste un discours qui vante le passage des armées «dans tous les temps» et où l'aplanissement de la montagne et de ses aspérités fascine. Celui-ci prend cependant un nouvel élan dans les dernières décennies du XVIIIe siècle. Grosley voit les Alpes «ouvertes de toutes parts à ceux qui en connoissent les cols, les gorges, les issues et les communications»,[70] puis Lalande prévoit «qu'on pourroit pratiquer des chemins en bien d'autres endroits [qu'au Mont-Cenis], en profitant des vallons, & des montagnes les moins escarpées».[71] Lullin finit même sous Napoléon par déplorer que «les routes majestueuses qui viennent de s'ouvrir dans leurs précipices ont détruit les barrières que la nature paroissoit avoir donné à l'Italie».[72]

De fait nous sommes mis en présence d'une montagne de plus en plus apprivoisée et transformée en paysage offert à la jouissance même si l'économie pastorale y reste la ressource dominante.[73] Les cols sont l'un des leitmotiv de la littérature des guides d'Italie de la seconde moitié du XVIIIe siècle, sur lesquels se concentre par exemple Reichard en distinguant – à côté de celles par la mer ou la corniche de Nice à Gênes – les routes vers l'Italie par Trente, le Mont-Cenis, le Saint-Gothard, le Grand Saint-Bernard, le Splügen et le Simplon. Or ceux-ci sont de plus en plus placés sous le signe de la commodité du passage, voire même de la vitesse. Dutens se réjouit de la sécurité qu'offre désormais le chemin menant des Échelles au Pont-de-Beauvoisin, puisqu'on «va le long d'un précipice heureusement muni depuis peu de garde foux».[74] Reichard célèbre à sa suite la route du Tyrol par Trente, où «l'on roule sur de magnifiques chaussées, qui même dans les montagnes,

sont aussi commodes que sûres, et peuvent être regardées comme le prodige de l'art». Cet éloge de la commodité se retrouve dans l'*Etat général* de 1809, qui d'un côté place au sommet de la hiérarchie des routes alpines celle qui passe par Ponteba, au Nord-Est de la Vénétie, définie comme «la plus commode, & en même temps la plus fréquentée pour le passage des Alpes», et qui d'un autre côté vante les parapets qu'on a posés en haut du chemin des Échelles.[75]

Aménagée et devenue sûre pour le voyageur, la montagne a subi des transformations dont le voyageur est amené à prendre conscience. Si «le passage du Col de *Tende* était autrefois plus incommode que celui du Mont-Cenis», c'est que la situation s'est améliorée. Sous l'Empire, il est de bon ton de célébrer l'œuvre récente du gouvernement français. C'est le cas pour le Mont-Cenis, rendu praticable pour les voitures «moyennant une nouvelle route aisée et commode qu'il a eu soin de percer, et par laquelle on arrive facilement jusqu'au sommet du Mont-Cenis». De même, est magnifiée la galerie qui a été creusée dans le Simplon et «que l'on regarde, avec raison, pour un des plus grands efforts de l'art». Il suffit, ajoute le guide, de «paraître à ce grand antre majestueusement éclairé par deux grands trous pour demeurer interdits et émus».[76]

Il est vrai que les signes d'un regard plus attentif à la réalité physique et aux sommets des Alpes se multiplient au fil des guides et qu'un fossé sépare les peurs et silences de Misson, au début du siècle, des formes d'apprivoisement que nous révèlent autant le long récit de Lalande en huit volumes que les brefs vade-mecum du début du XIXe siècle. Prenons garde toutefois de ne pas caricaturer à l'extrême ce schéma: le vœu d'une montagne aménagée ne date pas de la fin du XVIIIe siècle – l'enthousiasme pour les aménagements de la route des Échelles en témoigne – et dans les guides des années 1800 persistent certaines formes de refus ou de prévention, porteurs d'une vision de la montagne comme source de danger – les précipices, les avalanches – et lieu du désordre de la nature, voire même de l'empêchement du point de vue, tandis que les campagnes fleuries et les fonds de vallées, certes bordés de montagnes, continuent par leur variété de ravir l'œil, à l'instar de la moyenne montagne que Rousseau n'a jamais cessé de préférer à la haute montagne.

CONCLUSION

Par l'étude qui vient d'être menée, nous sommes mieux en mesure de reconstituer l'histoire complexe d'une image qu'il faut situer, comme le suggère C. Reichler dans *La découverte des Alpes et la question du paysage,*[77] à l'intérieur d'un jeu d'interactions entre les différentes cultures européennes autant qu'entre des sources au statut très variable. Nous avons, il est vrai, délaissé ici la grande majorité des voyageurs, anonymes ou non, que leurs écrits imprimés ou le plus souvent manuscrits nous montrent préoccupés de se divertir ou d'accroître les connaissances. Une étude plus large de la réception et de la circulation des images mettrait davantage en évidence les écarts entre les expressions d'enthousiasme qui, de Roland, nous mènent à celles consignées dans le registre des passants de l'hospice du Grand Saint-Bernard à la fin des années 1810, et les nombreuses preuves d'un refus insistant de la montagne jusqu'à la fin du siècle, qu'exprime par exemple le peintre Adrien Pâris lorsque, traversant la Maurienne à l'occasion de son voyage de Lyon à Rome en 1783, donc trois ans après la parution des *Lettres* de Roland, il se lamente sur une montagne qu'il juge irrémédiablement triste: «Rien de plus triste et de plus sauvage que ce défilé d'abord étroit et qui s'élargit à mesure qu'on avance; de quelque côté que la vue se porte, on ne voit que des rochers menaçants […]. Dans le moment où nous l'avons monté, la neige qui remplissait même une partie du chemin rendait cette vue encore plus triste».[78] Ces inerties ne se rencontrent cependant pas moins dans les guides de voyage eux-mêmes, y révélant d'une part des décalages entre l'avant-garde de l'évolution des sensibilités et une pensée commune qui peine à suivre le mouvement, d'autre part les ambiguïtés à l'œuvre dans la représentation que les guides les plus «ouverts» à la nouveauté nous donnent eux-mêmes des Alpes à la fin du XVIIIe siècle et au début du siècle suivant.

Moins enclins que les descriptions littéraires ou les voyages pittoresques à proposer une image purement euphorique des Alpes, les textes que nous avons examinés traduisent un tâtonnement, aboutissant à la sélection de certains objets tels que la moyenne montagne humanisée, les cascades et les sommets vus de loin, et laissant perdurer la crainte des précipices, des routes escarpées ou de la sauvagerie des espaces les plus inaccessibles. Ils témoignent ainsi d'une étape dans un processus de familiarisation qui est de plus longue durée; mais l'appauvrissement rapide des données proprement scientifiques, qui

reflétaient chez Lalande la richesse des débats et des hypothèses, suggère également une forme de réduction sur laquelle les textes de Deluc ou Saussure n'ont pas prise. Tout se passe comme si, une fois assimilé le travail d'esthétisation mené depuis le milieu du XVIIIe siècle, de Windham à Bourrit, l'approche de la montagne dans les guides d'Italie en langue française ne bougeait pratiquement plus pour diverses décennies à partir du début des années 1780. Au moment où le regard s'attarde à de nouveaux spectacles, cette sorte de stabilité provisoire pourrait bien nous aider à définir le tourisme dans la forme qu'il prendra au milieu du XIXe siècle, lorsqu'en lieu et place du voyage des élites se diffusèrent des pratiques plus régulières, marquées par une plus grande hâte et par la diffusion auprès d'un public élargi.

NOTES

1 J. Murray, *Glance at some of the beauties and sublimities of Switzerland*, Londres 1829; *A hand-book for travellers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont…,* Londres 1838 (trad. en français en 1844). Voir à ce propos le recensement opéré par J. Perret dans son Guide des livres sur la montagne et l'alpinisme, Grenoble 1997, 2 vol.

2 Un panorama des ouvrages parus sur la Suisse au cours du XVIIIe siècle, portant il est vrai plus sur les descriptions et les récits que sur les guides proprement dits, a été proposé par C. Reichler et R. Ruffieux, *Le Voyage en Suisse. Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XXe siècle,* Paris 1998.

3 Nous pensons surtout à ceux de Dutens et de Guillaume (1775), à l'anonyme *Description historique de l'Italie en forme de dictionnaire* (1776), aux manuels et guides de Cassini (1778), Martyn (1787) et Reichard (1793), aux multiples éditions de l'*Itinéraire d'Italie* publié par Nicolas Pagni à Florence, Vallardi à Milan ou Bernardino Olivieri à Rome à partir de 1800.

4 Stendhal, *Journal*, 28 juin 1813, p. 1235.

5 P.-J. Grosley, *Nouveaux mémoires, ou Observations sur l'Italie et sur les Italiens, par deux gentilshommes suédois,* Londres 1764, t. 1, pp. 5–6 (voyage accompli en 1758).

6 J.-J. de Lalande, *Voyage en Italie fait dans les années 1765 & 1766,* Paris 1769, t. 1, pp. 27–28.

7 Montesquieu, «Voyage de Gratz à La Haye», in: *Œuvres complètes,* Paris 1949 (1ère éd. 1894–1896), t. 1, pp. 544, 619, 803.

8 Voir en particulier Misson, *Voyage d'Italie […],* Utrecht 1722 (1ère éd. 1691), 4 vol., t. 1, pp. 142–143, t. 3, pp. 35 et 72.

9 Grosley (voir note 5), t. 1, p. 56. Nombreux sont les récits et guides d'Italie des années 1760 et 1770 qui rappellent le passage d'Hannibal.

10 *Ibid.,* t. 1, p. 4.

11 Lullin de Châteauvieux, *Lettres écrites d'Italie en 1812 et 1813 à Mr Charles. Pictet…,* Genève 1820 (1ère éd. 1816), p. 1.

12 Roland de la Platière, *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malthe… en 1776, 1777 et 1778,* Amsterdam 1780, t. 1, pp. 14, 69, 313.

13 [Rogissart et Havard], *Les Délices de l'Italie…,* Amsterdam 1743 (1ère éd. 1706), t. 1, pp. 4, 49–50.

14 Abbé J. Richard, *Description historique et critique de l'Italie, ou Nouveaux Mémoires…,* Dijon 1766, t. 1, pp. XXII, 17 et 113 (ce guide s'inspire d'un voyage accompli en 1762).
15 *Ibid.,* t. 1, p. 23, et t. 2, p. 530.
16 Misson (voir note 8), t. 1, p. 142.
17 Richard (voir note 14), t. 1, p. 11.
18 Grosley cite Scoto dans l'édition de 1747 (voir note 5), t. 1, p. 164, à propos de Plaisance).
19 F. Scotti [Scoto, ou Schott], *Itinerario overo Nuova Descrittione de' viaggi principali d'Italia…,* Roma 1650 (1ère éd. 1610), p. 2; Deseine, *Nouveau voyage d'Italie…,* Lyon 1699, t. 1, p. 1; Mme du Boccage, «Lettres sur l'Angleterre, la Hollande et l'Italie», *Recueil des Œuvres de Madame du Boccage,* Lyon 1770, t. 3, p. 370; abbé Desnoues, *Mon émigration. Journal inédit d'un voyage en Savoie (septembre 1792),* Orléans 1899.
20 *Etat général des postes et relais de l'Italie…,* Florence 1809, pp. 114, 117.
21 Misson (voir note 8), t. 1, p. 147.
22 Richard (voir note 14), t. 1, pp. 23–24.
23 Lalande (voir note 6), 1769, t. 1, p. 9.
24 *Ibid.,* t. 1, p. 10.
25 *Ibid.,* t. 1, p. 8.
26 *Ibid.,* t. 1, p. 52.
27 Lalande, *Voyage en Italie…,* Genève 1790, t. 1, p. 99 (cette 3e édition, en 7 volumes, reprend le texte de la 2e édition, parue en 1786).
28 Lalande (voir note 6), t. 1, pp. 501–502.
29 *Etat général* (voir note 20), pp. 114, 118 et 121.
30 Mme du Boccage (voir note 19), t. 3, pp. 369–370.
31 Refus dont témoigne le commentaire de cette voyageuse sur le fameux poème de Haller *Die Alpen,* cf. *ibid.,* t. 3, p. 133.
32 Guillaume, *Le guide d'Italie pour faire agréablement le Voyage de Rome, Naples & autres lieux…,* Paris 1775, pp. 13, 15–16, 21–22.
33 Dutens, *Itinéraire des routes les plus fréquentées ou Journal de plusieurs voyages aux villes principales de l'Europe…,* Paris 1791 (1ère éd. 1775), p. 70; *Description historique de l'Italie en forme de dictionnaire,* par M. de L. M., La Haye 1776, t. 2, p. 53; *Etat général* (voir note 20), p. 66.
34 *Description historique de l'Italie* (voir note 33), t. 2, p. 54.
35 Roland de la Platière (voir note 12), t. 1, pp. 176–177, 198.
36 *Ibid.,* t. 1, pp. 69, 70, 83, 149, 154.
37 Dupaty, *Lettres sur l'Italie en 1785,* Paris 1788, t. 1, p. 17 (il s'agit ici de Gênes).
38 *Etat général des postes* (voir note 20), pp. 22, 37, 117, 119.
39 Mme du Boccage (voir note 19), t. 3, pp. 131–132.
40 Abbé Coyer, *Voyage d'Italie,* Paris 1776, t. 1, pp. 41–43.
41 [A.-C. Bordier], *Voyage pittoresque aux glacieres de Savoye, fait en 1772…,* Genève 1773, pp. 25, 45, 81.
42 Grosley (voir note 5), t. 1, p. 5; Richard (voir note 14), t. 1, pp. 16–17.
43 Lalande (voir note 6), t. 1, 1–2. Les passages de Coyer, Grosley, Richard et Lalande auxquels il vient d'être fait allusion sont plus largement cités et commentés dans G. Bertrand, «Construire un discours sur la montagne: nobles et savants vers les Alpes occidentales au tournant des Lumières (v. 1760–v. 1820)», in: G. Bertrand, A. Guyot (dir.), *Discours sur la montagne (XVIIIe–XIXe siècles). Rhétorique, science, esthétique*, revue *Compara(i)son*, Berne I–II/2001 [en fait 2003], pp. 93–130.
44 Ch. Pinot, dit Duclos, *Voyage en Italie, ou Considérations sur l'Italie,* Paris 1791, p. 281 (voyage accompli en 1766/67).
45 Grosley (voir note 5), t. 1, p. 64.
46 Roland de la Platière (voir note 12), t. 1, pp. 116, 313, 288.

47 Dutens (voir note 33), 1775, p. 45, 1783 et 1791, p. 68; *Etat général* (voir note 20), p. 81.
48 Dutens (voir note 33), 1783 et 1791, p. 82 (le passage n'est pas dans l'édition de 1775); *Etat général* (voir note 20), p. 23.
49 *Etat général* (voir note 20), 1809, pp. 77–78, 111.
50 Roland de la Platière (voir note 12), t. 1, pp. 110, 162.
51 Dutens (voir note 33), 1783 et 1791, pp. 137 (l'itinéraire de Turin à Lyon n'est pas dans l'édition de 1775); 1775, p. 44, 1783 et 1791, pp. 70, 71.
52 *Etat général* (voir note 20), pp. 58, 66, 84.
53 H. O. Reichard, *Guide d'Italie,* 1793 [il s'agit en fait de la partie «V. L'Italie» du *Guide des voyageurs en Europe* publiée en fac-similé par les éditions de la Courtille en 1971 (les pages ne sont pas numérotées)].
54 *Etat général* (voir note 20), pp. 112–113.
55 Deseine (voir note 19), vol. 1, p. 10, Richard (voir note 14), t. 1, p. 23.
56 Roland de la Platière (voir note 12), t. 1, pp. 149, 153–155, 196. Sur l'esthétisation de la cascade à la fin du XVIIIe siècle, voir F. Wolfzettel, «L'esthétique de la cascade», in: Bertrand/Guyot (voir note 43), pp. 273–306.
57 Guillaume (voir note 32), pp. 13–14; Dutens (voir note 33), 1783, pp. 133, 141, et 1791, pp. 137, 145 (la première occurrence est absente de l'édition de 1775); Reichard (voir note 53); *Etat général* (voir note 20), p. 121.
58 Le texte italien est ici le suivant: «formano dei colpi di vista piacevoli a quelli, che amano il sublime, comunque orrido, della Natura» *(Itinerario italiano che contiene la descrizione dei viaggj per le strade più frequentate alle Città principali d'Italia,* Rome 1809, p. 131).
59 *Etat général* (voir note 20), pp. 114, 115.
60 Richard (voir note 14), t. 1, p. 23; Roland de la Platière (voir note 12), t. 1, p. 185.
61 Dupaty (voir note 37), t. 2, p. 209.
62 *Etat général* (voir note 20), p. 110.
63 *Ibid.,* pp. XXXIII–XXXIV, 22.
64 *Ibid.,* p. 63.
65 Sur l'approche des montagnes par Lalande, voir G. Bertrand, «L'astronome Lalande et le ‹laboratoire› montagnard. Du ‹Voyage en Italie› à ses comptes rendus dans le ‹Journal des savants› (1769–1789)», à paraître dans les actes du colloque du CRLV *Relations savantes, voyages et discours scientifiques,* La Napoule, 11–13 juin 2003.
66 Mme du Boccage (voir note 19), t. 3, p. 388.
67 *Etat général* (voir note 20), pp. 156–157, 120–121, 38.
68 Roland de la Platière (voir note 12), t. 1, p. 56 (mais l'ouvrage de Gruner, publié en 1770, est aussi mentionné à l'entrée «Mont-Cenis» dans la *Description historique de l'Italie* (voir note 33), 1776, t. 2, p. 55); *Etat général* (voir note 20), p. 111.
69 Deseine (voir note 19), 1699, t. 1, préface.
70 Grosley (voir note 5), t. 1, p. 36.
71 Lalande (voir note 6), t. 1, p. 29.
72 Lullin de Châteauvieux (voir note 11), p. 2.
73 C'est ce qu'illustre Roland de la Platière (voir note 12), t. 1, p. 191.
74 Dutens (voir note 33), 1783, pp. 133, 138, et 1791, pp. 137, 142 (les deux passages ne figurent pas dans l'édition de 1775).
75 *Etat général* (voir note 20), pp. 241, 114.
76 *Ibid.,* pp. 81, 120, 141.
77 C. Reichler, *La découvertedes Alpes et la question du paysage,* Genève 2002.
78 Cité par J. Brochet, «Le voyage d'un jeune Franc-Comtois de Paris à Rome en 1771», *Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon. Procès-verbaux et Mémoires. Années 1921–1922,* Besançon 1922, p. 15.